

P R E S E N C E D ' E S P R I T S

« La peinture est la chair de la prière ».
Philippe Lejeune

Regard premier.

Sois sage, ô mon regard, et tiens-toi plus tranquille!
Et surtout ne dis rien.
Laisse faire. Doucement, laisse monter ce monde. Laisse
venir à toi l'enfance du visible.

Tais-toi, ô mon regard!
Le discours ne t'est d'aucun secours.
S'il te reste des mots,
jette-les en ces remous dont tu n'as rien à craindre.
Et puis, plonge, toi aussi.
Si tu ne t'y affoles, ce torrent sera calme.
Si tu ne le presses pas de questions sur ses sources,
il te conduira à la paix de ses rives.

Fais silence. Deviens enfin silence.
Respecte la pudeur d'une prière
dont tu surprends la nudité.

Alors,
n'ajoutant rien,
dépouillé devant le dépouillement,
dénué dans le dénuement,
tu seras devenu contemplation.

C O N T E M P L A T I O N

La vue se perd en une tourmente
tranquille, ralentie, comme brassée
dans les turbulences d'une lumière
dense. Puis, lentement, montent les
formes, avec la lenteur, la progressive
régularité des figures d'une
photographie qui se révèle.

Ou, peut-être plus exactement, ainsi
que la limaille s'organise pour dessiner
les rigoureux sillons d'un champ
magnétique. Ou encore à la façon
d'une cristallisation, d'un précipité...
Peu important, au fond, ces
comparaisons et d'autres qu'on pourrait
trouver. Ce qui est sûr, c'est que les
choses viennent. Elles ne sont pas
imposées d'emblée. Elles ont fait leurs
pas vers le regard qui venait à elles.
Peu à peu, progressivement, mais
nécessairement, sont apparues les
figures : les corps, les arbres, les
buissons, les vasques, les astres, les
démons. Et, au fur et à mesure du
regard, tout le temps de son attention,
il ne cessera d'en venir d'autres, de
plus en plus, une véritable foule
d'êtres oscillant entre présence et
virtualité, apparition et évanouissement.
Insensiblement, cette flocculation
devient population.

Et bientôt, cette population ne se
distingue plus de la lumière qu'elle
habite. Elle en constitue les
harmoniques, palpite des mêmes
vibrations.

A mesure que la vue reçoit ou perçoit
cela, le regard se fait contemplation,
puis la contemplation entre dans la
vision.

VISION

Toutes les évidences ne sont pas immédiates. Il en est qui viennent comme monte une ivresse. Ainsi celle où nous conduisent doucement ces œuvres.

On ne l'avait pas deviné tout de suite, et voici que cela s'impose : ce monde n'est pas de ce monde. Ces corps sont subtils. Cette matière est un éther. Et l'instant qu'il suscite est une éternité. Impalpables, ces figures, car leur chair est lumière. Insituables aussi; leur paysage est un désert intérieur, sans horizon ni directions.

Nous voici entrés dans le théâtre des apparitions.

Ces assis, ces debouts, ces méditants, ces surgissants, tous ne sont que présences d'esprits, manifestations de ces formes-pensées que procure une extase. Elles viennent, on les devine, on les accueille, parfois on les repousse. Certaines de ces vibrations à figures humaines nous inondent d'une ample houle de lumineuse sérénité; quelques autres paraissent bien capables de menacer tout ce qu'une âme peut abriter de plus fort en son profond.

On peut leur dénier leur réalité, leur matérialité. Mais très vite il devient impossible de nier leurs présences.

PRESENCE REELLE

La présence au monde.

Le mystère d'être présent, dire ce plus simple et plus profond des vertiges, tel paraît bien être le propos essentiel de Malgorzata Paszko, la quête de toute son œuvre.

Toujours, ses figures sont là, frémissantes dans un espace qui lui-même frissonne. Signe qui ne trompe pas. Le tremblement du trait ou de la touche est le plus immanquable symptôme trahissant les œuvres obsédées de montrer la figure dans l'énigme de sa présence. Que l'on songe à Rembrandt, Music, Bonnard, et surtout à Giacometti. Chez tous ceux-là, cette trémulation de la figure, son hésitation à s'installer dans une ligne claire et distincte, atteste que pour eux, le simple fait d'être là n'est pas si simple, que surtout rien n'est plus difficile à traduire que cette évidence.

Saisir qu'être-au-monde n'est pas un état, mais un mouvement, une rencontre, un rapport, une suite infinie de relations subtiles, de connexions discrètes, une sorte de danse imperceptible, c'est ce que fait cette œuvre. Et c'est en cela qu'elle est si profondément religieuse, si l'on veut bien se souvenir que *religio*, avant même de signifier «ce qui relie», veut dire essentiellement : «attention scrupuleuse, délicatesse, conscience». D'abord en insistant sur l'opacité des êtres, puis passant, et de plus en plus en ces dernières années, à leur éclat et à leur transparence, Malgorzata Paszko nous donne une œuvre où s'unissent la pesanteur et la clarté, l'évidence et l'énigme, le regard et la vision, la présence et l'apparition. Toujours on y circule en douceur de la matière à la lumière, de l'inertie aux flux, du monde à la conscience, de la terre à la chair et de celle-ci à la prière.

PRIERE

Après des années et des années de désert, de longues prières et dures ascèses, Saint Antoine connut l'épreuve des tentations et des apparitions. D'abord des plus simples à congédier, celles du désir et de la peur. Puis vinrent les Figures de l'angoisse, et celles, bien plus perverses que celles de la luxure, de la connaissance. Mais il parvint à en triompher.

Entrèrent alors en scène celles de l'orgueil et de la satisfaction. De celles-ci aussi, il parvint à se défaire.

Alors, insidieusement, sans tapage, sans parures ni masques, mais comme s'instille un poison sournois, vint la dernière tentation, la redoutable acédie. Et son lancinant cortège de doutes, de dégoûts, d'«à-quoi-bon ?», de découragements. Le Saint était cerné par quelque chose de bien plus vide et vaste que le désert, le sentiment infini de son inutilité, de celle de tous ses sacrifices, épreuves et prières.

Alors il se remit à genoux, se souvenant que la prière et l'amour sont choses sans pourquoi, sans questions, sans réponses, sont chemins sans étapes ni but.

L'art aussi.

Gérard Barrière
le 6 avril 1994